L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU,
Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

VENDREDI 7 FEVRIER

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	46	7
Midi	42	5
3 p. m.	40	4
6 p. m.	40	4

L'ARMEE DES ETATS-UNIS

Projet de Réorganisation.

Les Idées Françaises Servent de Modèle au Ministère de la Guerre à Washington.

D'après un ordre émanant du secrétariat de la guerre, l'armée sera placée à bref délai sur pied de guerre. Il paraît que, d'après le système en vogue, les plans de mobilisation n'ont été faits qu'en vue de l'appel aux armes de régiments seulement, et que, par conséquent, la marche à la frontière de grands corps se trouverait en désarroi.

Le nouveau plan a pour but de diviser le pays en quatre départements, chacun desquels devra envoyer à l'avant une armée divisionnaire, subdivisée en brigades. Ces brigades seront encore subdivisées, pour faciliter les plans de mobilisation, en régiments, qui pourront fournir des renforts aux corps d'armée réguliers.

Cette amélioration dans l'organisation de l'armée a été à l'étude depuis quelque temps par le conseil de guerre, mais on croit à Washington que l'adoption en a été hâtée par la guerre des Balkans et la crainte d'une guerre générale européenne, qui menace la paix universelle.

On ne semble pas croire que les Etats-Unis puissent être appelés à prendre part dans ce conflit. Mais, à cause de la condition menaçante qui existe au Mexique, il n'est rien moins que sage que l'on prenne des précautions en vue de protéger la vie et les intérêts des Américains habitant ce pays et que l'on songe sérieusement à réorganiser l'armée des Etats-Unis de façon à la mettre à même de remplir son devoir à cet égard, et à tenir le rang conforme à la puissance de la nation.

Le Temps

Le Bureau Météréologique annonce un rafraichissement de la température pour aujourd'hui. Le Dr. Cline annonce même une assez forte gelée pour tout le sud de la Louisiane. Il y aura aussi un fort vent du nord pendant les premières heures de la journée. Le temps sera sec aujourd'hui après-midi, et restera le même jusqu'à Dimanche.

QUI?

Ce soir-là j'avais travaillé si tard, que l'ombre insensiblement descendue envahissait déjà ma chambre, quand je levai les yeux. Je demeurai quelques secondes immobile, le cerveau lourd comme il arrive lorsque l'on a fourni un gros effort, et, machinalement je regardai autour de moi. Dans la demi-obscurité, les choses avaient pris une teinte uniformément grise. La dernière clarté du jour mettait des reflets sur les meubles; les glaces des tableaux brillaient encore un peu, les formes s'effaçaient: seule une tête de mort placée sur le haut de ma bibliothèque faisait une tache nette et si précise, que j'en aurais pu suivre les contours, les méplats, les arêts, de la saillie des pommettes à l'angle brutal du maxillaire. Et, peu à peu, tandis que la nuit se faisait plus complète, tandis que tout disparaissait autour de moi, il me sembla que cette tête se mettait à vivre, s'habillait de chair; que des lèvres descendaient sur les dents, que les orbites se remplissaient, et bientôt, je ne sais par quelle illusion étrange, j'eus devant moi, suspendu dans le noir, un visage qui me regardait.

Il me regardait fixement, la bouche un peu narquoise. Ce n'était point une image flottante rappelant celles qu'une hallucination fait naître: cette face paraissait si réelle, qu'une seconde j'eus la tentation d'étendre la main pour la toucher. Aussitôt les joues fondirent, les orbites se vidèrent, un brouillard léger l'enveloppa... et je ne vis plus rien qu'une tête de mort pareille à toutes les têtes de morts.

Ma lampe allumée, je me remis à écrire. Deux ou trois fois je levai encore les yeux vers la place où l'apparition s'était produite, puis l'inquiétude fugitive qu'elle m'avait procurée s'évanouit, je demeurai le front penché sur mon papier, et j'oubliai tout à fait.

Or, à quelques jours de là, en sortant de chez moi, je croisai, presque sous ma porte, un homme jeune qui s'effaça pour me laisser traverser. Je saluai. Il me rendit mon salut et passa. Aussitôt j'eus le sensation confuse que ce visage ne m'était pas inconnu. Je tournai la tête, imaginant que l'homme allait, lui aussi, se retourner, mais il poursuivit son chemin. Je le suivis des yeux; il se perdit dans la foule. "Je me suis trompé," pensai-je. Pourtant je me surpris à me demander encore: "Où diable ai-je vu cette tête?..." J'essayai de préciser mes souvenirs... "Dans le monde?... A l'hôpital?... Dans mon cabinet?..." Non. Je conclus que je devais être abusé par une ressemblance, et je pensai à autre chose, ou du moins, je m'efforçai de penser à autre chose, car je continuais à chercher, malgré moi. J'avais vu cette tête; elle était trop caractéristique avec ses yeux profonds, son regard dur, sa lèvre rasée, sa bouche droite et son menton carré pour que je pusse m'y méprendre. Par exemple, où l'avais-je vue? Je cherchai vainement pendant toute la soirée: cette tête s'interposait obstinément entre mes yeux et ce qu'ils regardaient, et cela m'énervait comme un nom que l'on cherche, comme un air qui vous poursuit. Cela dura ainsi très longtemps. Des semaines s'écoulèrent.

Un jour, dans la rue, je croisai de nouveau mon inconnu. En arrivant à sa hauteur, je le dévisageai presque. A son tour, il me regarda du même regard glacial que la première fois, "de ce regard que je connaissais", et sans qu'un muscle de son visage tressaillit, ou qu'il parût hésiter une seconde, il m'évita en obliquant un peu sur la droite, et passa. Alors, je fis un raisonnement très simple:

"Si vraiment tu connaissais cet homme, il te connaîtrait lui aussi, et, te voyant pour la seconde fois face à face, il manifesterait sa pensée par un regard, un imperceptible arrêt: or, rien de cela; donc tu es le jouet d'une illusion." Et j'oubliai tout à fait.

Or, un après-midi, vers la fin de ma consultation, un homme entra dans mon cabinet. Il n'avait pas franchi la porte que j'étais debout, stupéfait: c'était mon inconnu. Et de nouveau cette ressemblance qui m'avait tant obsédé me troubla au point que j'allai vers lui, machinalement, la main tendue. Mon geste parut le surprendre, et moi, je balbutiai en lui indiquant un siège:

—Pardonnez-moi, monsieur, mais vous ressemblez à un tel point...

Il me regarda fixement, si fixement que, sans achever ma phrase, je repris:

—Voyons. De quoi s'agit-il?

Immobile, les deux mains allongées sur les bras du fauteuil, il ne répondit pas tout de suite. Moi, je recommençai à me dire: "Où l'ai-je vu? Où l'ai-je vu?" Quand soudain une pensée, ou plutôt une vision extraordinaire me traversa l'esprit, vision si éclatante que je me demande encore comment je ne m'écriai pas: "Je sais!" Je venais de situer dans l'espace et dans le temps le souvenir qui m'avait obsédé durant tant de jours, de reconnaître sur les épaules de cet homme bien vivant la tête qui m'était apparue un soir, dans la pénombrée, sur le haut de ma bibliothèque! Ce n'était pas une ressemblance, mais l'identité. Cette coïncidence me frappa si fortement que ses premières paroles m'arrivèrent comme un bourdonnement. Lui poursuivait, sans remarquer mon trouble:

—...Tout jeune, j'éprouvais déjà des besoins subits de partir, de me cacher, d'être seul; d'autres fois le désir impérieux de voir des gens, de m'étourdir. Parfois, j'étais secoué de brusques colères qui me prenaient à la gorge, m'étranglaient... On m'envoya aux eaux, à la campagne: le mal ne diminua point. Aujourd'hui, un murmure me fait tressaillir, une lumière trop vive me fait mal; sans qu'aucun de mes organes soit atteint.—j'ai consulté tous les médecins possibles.—je souffre de partout. Je m'éveille aussi las après une nuit calme que si j'avais fait la fête jusqu'au jour. J'ai des angoisses soudaines, comme des vertiges de pensée; je ne dors plus, ou quand je dors, mon sommeil est peuplé de cauchemars affreux...

—Vous ne buvez pas?

—J'ai horreur du vin, des alcools; je ne bois que de l'eau. J'arrive maintenant à ce qu'il y a dans mon état de plus grave... (il hésita imperceptiblement de plus inquiétant... Pour une contradiction futile, un regard, un geste, un rien, des fureurs terribles m'emportent... Je ne porte jamais d'arme, car je sens qu'à ces minutes-là je tuerais un malheur. On dirait qu'un autre être substitue sa volonté à la mienne: il me pousse, je ne suis plus mon maître, et lorsque je reviens à moi, je ne me souviens de rien, si ce n'est d'un désir de meurtre. Quand ces crises me prennent chez moi, je les endure assez vite en m'enfermant dans ma chambre, jusqu'à ce que j'aie mes esprits. Mais il m'est arrivé d'avoir de ces accès dehors, et de me retrouver seul, sur un banc, la nuit, dans un endroit que je ne connais pas. Rapprochant alors mon humeur du début de mon tourment, de ma lassitude présente et de l'impossibilité où je me sens de me rappeler quoi que ce soit, je me demande si durant les minutes ou les heures qui se sont écoulées depuis les premières atteintes du mal, je n'ai pas, en vertu, commis quelque crime... Alors, je me sauve, je m'enferme dans ma maison. J'ai des jugements de cœur à me tromper moi-même pour un coup de soumettre et de retrouver mon repos qu'au bout d'une ou deux semaines, quand je tiens enfin la certitude de n'avoir rien à me reprocher cette fois encore. Vous comprenez, docteur, que cet état ne peut se prolonger. Je laisse ma santé, ma maison... que faire?...

—Voyons, lui dis-je, pour moi n'est en somme que le résultat d'un état nerveux qu'on peut soigner. Cherchons ensemble ce qui a pu le provoquer. Travaillez-vous beaucoup?—Non.—Vous-vous surmené, de quelque façon que ce soit?—Non.—Aucun excès?—Aucun.—A un médecin, on peut tout dire...

Il me répondit d'un ton qui n'admettait pas la réplique: "Je vous dis la vérité." Je n'insistai pas.

—Cherchons ailleurs. Avez-vous des frères, des sœurs?—Non.—Vous avez encore votre mère?—Non.—Elle n'est pas morte?—Si tout.—Et votre père? Votre père est-il bien portant lui aussi?

Il répondit presque bas:

—Mon père est mort.

—Jeune?—Oui. Trente deux ans.—Vous a-t-on dit de quoi?

Ma question parut lui causer une impression profonde, car il devint affreusement pâle. A ce moment plus qu'à tout autre, je fus frappé de la ressemblance prodigieuse qu'il y avait entre lui et l'apparition. Enfin il murmura: "Oui... et c'est pour cela que mon état me terrifie. Je sais comment est mort mon père. Mon père a été guillotiné."

Ah! comme en ce moment je me reprenais d'avoir pris mon interrogatoire! J'essayai de glisser très vite à d'autres phrases, mais nous n'étions plus maîtres l'un de l'autre. Je lui donnai en tremblant de vagues conseils, je ne sais plus quelle ordonnance, puis je lui conseillai d'avoir confiance, de revenir... En le reconduisant je dis à mon domestique:

—Je ne recevrai plus personne aujourd'hui.

J'étais hors d'état d'entreprendre d'examiner un malade. En moi tout se brouillait. L'apparition, la ressemblance, cet aveu... Je m'assis et me mis à réfléchir, et bientôt je m'aperçus que malgré moi, mes yeux demeuraient fixés sur la tête de mort. Je cherchais cette ressemblance étrange qui m'avait intrigué si longtemps, mais je ne voyais plus que son masque mystérieux. Je n'en pouvais détacher mes regards: cette tête m'attirait, me retenait... Je finis par me lever pour la prendre...

Et alors, l'élevant dans mes mains, je constatai une chose stupéfiante, que je n'avais jamais remarquée. L'occipital était marqué d'une entaille large et nette, une entaille franche, telle qu'en pourrait faire un furieux coup de hache, telle qu'en fait sur le crâne des suppliciés, par suite du retrait instinctif du corps à la seconde suprême, le couperet de la guillotine.

Il n'y avait peut-être là qu'une simple coïncidence. Peut-être pourrait-on l'appliquer en disant que, sans le savoir, j'avais déjà croisé mon malade dans la rue, et que j'avais placé son image enregistrée par ma mémoire, à mon insu, autour de ma tête de mort... Peut-être... peut-être?... Mais, voyez-vous, il est des mystères sur lesquels il vaut mieux ne pas se pencher.

MAURICE LEVEL.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Groupe de l'Alliance Française

CONCOURS DE 1912-1913

PROGRAMME

L'Athenée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une medaille d'or et un prix de $50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athenée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une epigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique, on réunira pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUSSIERE ROUEN.
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

M. Poincaré est poète, à ses heures de loisir; ou du moins il le fut.

Voici des vers de lui à la gloire de la terre lorraine:

Le wagon qui, la nuit, m'entraîne
S'emplit d'un parfum pur et frais,
Et je reconnais la Lorraine
Rien qu'à l'odeur de ses forêts.

Salut, terre exquise et robuste,
C'est là que multiplie et croît
L'antique race à l'esprit juste,
Au cœur loyal, au regard droit.

Et c'est quelque beauté nouvelle
Que ce noble pays des miens
Toujours tendrement me révèle,
Chaque fois que je lui reviens.

BALKANS

Londres, 7 février. — Les nouvelles reçues jusqu'à présent du théâtre de la guerre trouvent le public assez sceptique; surtout depuis qu'il est bien entendu que seules les nouvelles ayant passé par la censure des différents état-major, sont communiquées à la presse.

Les Turcs ont annoncé hier que leur flotte avait infligé des pertes sérieuses aux Bulgares, qui s'avancent sur la presqu'île de Gallipoli.

Aujourd'hui le ministère de la guerre Bulgare à Sofia, dit que cette nouvelle est absolument fausse.

L'état-major Bulgare annonce aussi qu'une force Ottomane qui essayait de forcer les lignes de Tchatalja, dans la direction de Izzedin, a été repoussée par les Bulgares après avoir subi des pertes importantes.

Le bombardement d'Andrinople continue sans changement notable dans la situation respective des belligérants.

On dit en Allemagne, que si les opérations des alliés menacent les forts dominant les Dardanelles, les puissances abandonneront leur rôle de simples spectateurs.

Bucarest, 7 février. — Le gouvernement Roumain a donné à son ministre à Sofia des instructions pour que les négociations relatives au réclamations territoriales de la Roumaine, soient reprises entre les deux pays.

Le ministre Roumain doit insister pour que cette réclamation soit réglée dans un délai aussi court que possible. La Roumanie réclame une bande de terre qui lui donnera une sortie sur la Mer Noire.

Procès en Dommages

Un procès en dommages de $4,500 a été intenté hier à la Cour Fédérale du District par José Gonzales Leite contre les armateurs du vapeur "Viking."

D'après la pétition enregistrée hier, il paraît que le vapeur est entré en collision, le 3 février avec le voilier "Oceano," appartenant au Senor Leite. Cette collision a eu lieu à l'embouchure du fleuve et a causé de graves avaries au voilier.

THEATRES.

TULANE

Eddie Foy, au Tulane, cette semaine, a été fort apprécié jusqu'aujourd'hui. Il est en vedette à l'affiche dans la farce musicale ayant pour titre "Over the River," et continuera sans doute à attirer la foule jusqu'à Samedi soir.

Le programme de la semaine prochaine sera "A Modern Eve," opérette qui nous vient en ligne directe de Berlin, et qui a été des plus populaires en Amérique; cette pièce a toujours fait salle comble depuis que M. Mort H. Singer en a rempli le rôle principal. La vente des sièges réservés au contrôle, qui a commencé Jeudi assure de belles salles à chaque représentation.

CRESCENT

Salle comble toute la semaine au Crescent, et pour cause; que cela n'étonne personne, car les deux célèbres artistes, Ward et Yokes, ont toujours été les idoles du public. Cette semaine, ils régalent nos oreilles, et surtout nos yeux, par leur intérprétation si attrayante de leurs rôles respectifs dans la pièce intitulée "A Run on the Bank." Mlle Lucy Daly, qui paraît aussi à l'affiche, ajoute encore à l'attrait du programme.

Qu'on n'oublie pas qu'il y aura Samedi une matinée, aussi soignée que les représentations du soir.

Pour la semaine prochaine, on annonce "Mme X." Ce drame si poignant a fait sensation sur les deux continents depuis deux ans. Mlle Adelaide French en sera l'étoile.

ORPHEUM

Triple programme la semaine prochaine à l'Orpheum. Trois actes tout-à-fait nouveaux pour les habitués de ce théâtre si populaire. M. Owen McGiveney interprètera à lui seul trois rôles de la pièce de Dickens, intitulée "Oliver Twist." Mlle Adrienne Augarde, qui a été l'étoile dans la "Dollar Princess," la "Rose Maid" et autres pièces musicales qui ont eu tant de succès, ainsi que Bud Fisher, ne sauraient manquer d'attirer la foule.

Le programme de cette semaine a été des plus populaires, et a été très apprécié des étrangers venus à la Nouvelle Orléans à l'occasion des fêtes du Carnaval, ainsi que des habitués ordinaires de ce théâtre.

Important Achat de Bois

Alexandria, Lne., 7 février. La Bayou Rapides Lumber Co., dont J. G. Gingras est président, Hugh Corry, vice président, et L. Seiss, secrétaire et trésorier, vient de conclure l'achat, par lentremise de J. D. Pace et Cie, de 8,000 acres de forêts de pin, autrefois la propriété de la National Creosote Co. Cette forêt est située sur le passage du chemin de fer Alexandria Western, à 7 payé pour ce terrain a été $457,000. La Bayou Rapides Co. commencera la construction d'une grande scierie, qui aura une capacité de 90,000 pieds toutes les 10 heures et emploiera une centaine d'hommes.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

27. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

Il y eut un court moment de silence.

Bertha n'essayait plus de retenir ses larmes; une expression céleste éclairait ses traits; elle s'abandonnait sans contraite à la joie qu'elle éprouvait.

C'était son rêve le plus doux qui se réalisait... elle était aimée de Rodolphe... désormais elle n'avait plus rien à demander à Dieu, et aucun malheur ne pouvait plus l'atteindre dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Rodolphe reprit peu après.

—Ainsi, dit-il, tu as eu la force de garder ce secret au plus profond de ton cœur! tu m'appelais ton frère... et tu savais que je n'étais qu'un étranger pour toi... et rien jamais n'est venu m'avertir que tu me trompais.

—Il ne faut pas m'en vouloir, répondit Bertha, on m'avait fait promettre de me taire, et l'on m'avait dit qu'à la moindre indiscrétion, tu serais perdu pour moi.

—C'est Hermann qui t'avait fait cette recommandation.

—Oui, c'est lui...

—Il t'avait confié le nom de ma mère.

—Ah! bien souvent ce nom a été sur le bord de mes lèvres. Quand je te voyais rentrer le soir, soucieux ou tourmenté d'aspirations mystérieuses dont je devinais la cause et qui te rendaient si malheureux, plus d'une fois j'ai imploré mon père et lui ai demandé à mains jointes de tout te révéler; mais il ne voulait pas... il avait peur lui aussi, et vivait éternellement dans la crainte qu'une indiscrétion ne vint tout compromettre.

—Pourquoi...

—Il y avait une raison à cela.

—Laquelle?

—Ce n'est pas la comtesse qu'il redoutait.

—Qu'était-ce donc?

Bertha baissa les yeux; un frisson passa sur ses épaules, et elle se tut.

—Tu ne réponds pas? insista le jeune homme surpris.

—Je préfère laisser à un autre le soin de tout t'apprendre...

—Oh! je devine à moitié, sous tes réticences... répliqua Rodolphe; il n'y a pas que la comtesse dans le passé... et celui dont Hermann avait à craindre l'intervention... c'est...

—Rodolphe!

—Mon père, n'est-ce pas?

Et son front se pencha triste et sombre, pendant que son regard s'attachait fixement au parquet.

—Oui, je comprends, poursuivit-il bientôt. C'est là l'énigme redoutable, la honte ineffaçable, le danger permanent! oh! comme ma pauvre mère a dû souffrir...

Il secoua la tête avec une sorte de farouche impatience.

—Mais il vit donc, cet homme! interrogea-t-il d'un ton âpre.

—Oui, il vit, répondit Bertha.

—Tu le connais?

—Je l'ai vu quelquefois...

—Il habite Paris, tu sais son nom, tu peux me dire...

Bertha eut un geste suppliant.

—Rodolphe, dit-elle d'un accent brisé, par pitié, ne m'interroge plus; si tu me pressais davantage, peut-être n'aurais-je pas le courage de te refuser, et je commettrais une imprudence dont la comtesse souffrirait... C'est son secret, et non le nôtre... Elle seule a le droit de t'éclairer, et si elle ne l'a pas fait encore, c'est que...

Rodolphe l'interrompit vivement.

—Oui! oui! tu as raison, dit-il, et il ne m'appartient pas de lui en demander plus qu'elle m'a voulu m'en dire jusqu'à présent, mais je la verrai, je lui parlerai, comme un fils respectueux doit parler à sa mère, et si elle veut que j'ignore à jamais le nom de cet homme, eh bien, je m'y soumettrai sans murmurer!

Rodolphe resta encore quelques heures auprès de Bertha; la nuit était venue, sans que les deux jeunes gens s'en fussent aperçus. Rodolphe voulait aller sur-le-champ trouver au vieil Hermann, mais Bertha l'en dissuada; il lui semblait qu'elle serait plus heureuse à connaître seule, pendant quelque temps encore, l'aveu qui venait de lui être fait, et le mystère plaisait à l'état de son esprit.

Rodolphe n'insista pas... quand dix heures sonnèrent, il se leva pour se retirer.

Bertha l'accompagna jusqu'à la porte extérieure.

—Tu reviendras demain? demanda-t-elle, le regard suppliant à celui du jeune homme.

—Demain... et tous les jours, répondit ce dernier... Maintenant mon bonheur est gros de lui... et je n'en veux plus d'autre...

—Si tu savais combien je suis heureuse.

—Tu m'aimes?...

—Ah! plus que ma vie!...

Le bruit d'un lointain troublait le silence mélancolique de la nuit, et peu après, la jeune enfant, confuse, enivrée, le cœur débordant, regagnait, à pas lents, la chambre où elle avait tant pleuré naguère sur l'indifférence de Rodolphe.

Celui-ci avait repris son chemin vers Paris.

Il n'était pas moins troublé que la jeune fille qu'il venait de quitter, et on eût dit qu'un sentiment puissant et tout nouveau l'avait pénétré tout à coup.

Cet amour qui venait de naître en son cœur, était bien différent de celui qu'il avait éprouvé pour Mlle Beaulieu. C'était quelque chose de plus tendre et de plus profond en même temps. Il se sentait rasséréné et rafraichi, le désordre de son esprit s'était dissipé. Le souvenir de la chaste et naïve enfant lui communiquait une sorte de sérénité exquise où ses sens se reposaient sans trouble et sans emportement, et il s'oubliait de longs moments à évoquer sa douce image.

Comme Bertha, il avait hâte de se retrouver seul; tout un monde de pensées l'assaillait, il avait besoin de solitude et de recueillement.

Il ne rentra cependant que fort tard, et quand il atteignit l'hôtel, il était bien près de onze heures.

Un valet accourut au-devant de lui dès qu'il le vit.

—Qu'y a-t-il? demanda Rodolphe surpris de cet empressement.

—Il y a une personne qui attend monsieur, répondit le valet.

—Qui est-ce donc?

—M. le comte de Frontenay...

Rodolphe pressa le pas.

La présence de Lucien à une pareille heure avait lieu de le surprendre, et la pensée d'un malheur se présenta tout de suite à son esprit...

Il trouva le jeune comte dans le vestibule. Il l'avait aperçu à travers la fenêtre et venait au-devant de lui.

Rodolphe remarqua qu'il était fort pâle, et paraissait agité...

Depuis que, en compagnie du baron, il avait sauvé le comte, les deux jeunes gens s'étaient liés d'une étroite amitié, et Lucien savait que Rodolphe était son frère.

—Vous! chez moi! à cette heure, dit ce dernier en l'entraînant dans sa chambre; que se passe-t-il donc, et qu'avez-vous à m'apprendre?

—Une chose fort grave, répondit Lucien, et pour laquelle je viens réclamer votre concours.

—De quoi s'agit-il?

—D'un duel

—Vous vous battez?

—Demain matin.

—Et contre qui?

—Contre le baron Lippari?

Rodolphe se rejeta brusquement en arrière.

—Le baron Lippari, répéta-t-il; est-ce possible, lui qui vous a sauvé, lui à qui peut-être vous devez la vie.

—Lui-même!

—Il faut alors qu'il se soit, comme vous le disiez, passé quelque chose de très grave.

—C'est cela.

—Avez-vous quelque raison de tenir cachée la cause de cette rencontre?

—J'en aurais de très sérieuses, s'il s'agissait d'un autre que vous; mais...

—Il vous a insulté...

—Il a fait pis, mille fois.

—Qu'est-ce donc?...

—Il a insulté notre mère!...

—La comtesse de Frontenay!... eh quoi... le misérable a osé!... ah! Lucien... ce n'est pas vous... qui vengerez l'honneur commun... je suis l'aîné... et j'ai le droit de revendiquer pour moi...

—Non, mon ami... non... interrompit Lucien... cela ne sera pas, parce que cela est impossible... la comtesse de Frontenay a été insultée... et c'est au comte, son fils, seul, qu'appartient le droit que vous réclamez.

Et comme à ces paroles Rodolphe faisait un mouvement équivoque, Lucien s'empressa d'ajouter:

—Ne vous offensez pas de mes paroles, dit-il d'un ton grave, et comprenez bien la situation qui nous est faite; il y a dans la provocation du comte un mobile secret que je n'ai pu encore dé-